

Charlotte Hammer-Baud, la vie au bout des pinceaux...

Artiste autodidacte et méconnue de la première moitié du XX^{ème} siècle, Charlotte Hammer-Baud par son talent, son optimisme, son caractère fantasque nous laisse une œuvre éclectique et foisonnante. Elle a sublimé les vicissitudes de la vie par des œuvres aux teintes chaudes et colorées, peignant la vie sous toutes ces formes : enfants, nature, animaux.

Une femme pour laquelle l'amitié n'était pas un vain mot et qui a réalisé, malgré tout, sa vocation profonde : être une femme peintre.

« L'artiste, c'est celui qui libère la vie, une vie puissante, une vie plus personnelle ». Ces mots du philosophe Gilles Deleuze ⁽¹⁾ pourraient tout à fait décrire le parcours de Charlotte Hammer-Baud, une lyonnaise de naissance dont la vie aura été l'éclosion de sa vocation : être peintre.

C'est à Pierre-Bénite, commune où elle a habité une vingtaine d'années que j'ai découvert de nombreux tableaux conservés par mes grands-parents dans notre maison de famille. D'autres personnes possèdent elles aussi, des œuvres de cette femme originale, fantasque mais généreuse. Soixante dix ans après sa mort elles dévoilent un vrai talent de peintre alors que Mme Hammer-Baud semble n'avoir jamais exposé. D'où lui venait ce goût artistique ?

Elle était née à Lyon le 12 juin 1871. Son père Désiré Baud était horloger. Sa mère s'appelle Héloïse Armburster. Elle est fleuriste.

Sur l'acte de naissance est noté le nom d'Augis, un célèbre horloger lyonnais. La famille Baud est installée rue d'Algérie et a obtenu de nombreuses médailles d'or lors de concours d'horlogerie. C'est une maison qui a pignon sur rue.

On perd la trace de Charlotte jusqu'en 1897 : mariée à Eugène Hammer, ils habitent Roanne où elle donne naissance à sa fille Alice. Son mari tient un restaurant, elle est «cafetière» !

Une peintre autodidacte

Au cours de mes recherches, j'ai retrouvé un petit tambourin sur lequel, en 1909, Mme Hammer- Baud a peint un torero avec son costume rouge éclatant qui lui ressemble étrangement.

Un goût semble-t-il déjà pour le déguisement, le théâtre, le monde artistique.

Comment cette femme qui visiblement tient un commerce avec son mari produit déjà une œuvre picturale ? Elle n'est pas allée à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon car l'établissement à la fin du XIX^{ème} siècle est interdit aux filles. Son nom ne figure pas sur les registres des élèves.

A-t-elle suivi des cours donnés par des garçons étudiants dans cette école ? Nul ne le sait.

Et pourtant, ses tableaux révèlent déjà un style, une préférence pour les sujets évoquant la vie dans toute sa diversité : la représentation théâtrale, les animaux, la nature abondante, foisonnante. Et toujours ces couleurs vives, cette lumière qui nimbe chacune de ses toiles...

(1) Gilles Deleuze et Claire Parnet, Dialogues, Flammarion, « Champs », 1996.

Les amis de Pierre-Bénite

La famille Hammer s'installe à Pierre-Bénite après la guerre de 14-18.

Bien vite pourtant, Charlotte doit faire face à des drames familiaux.

En 1923, elle perd son mari âgé de 61 ans. Il était graveur, signe qu'il avait, lui aussi, changé de métier et abandonné l'art culinaire pour celui de l'impression sur tissus.

Alice, leur unique fille meurt en 1932 à l'âge de 35 ans. Charlotte en aura un immense chagrin. Elle n'a plus de famille proche, hormis une belle-sœur. Toute son affection et ses amitiés vont se tourner alors vers les gens du voisinage qu'elle fréquente déjà et avec qui elle partage des moments de fêtes. Il n'est rien que de voir cette photo prise dans son atelier à Pierre-Bénite, sans doute pour Mardi-Gras, où on l'aperçoit portant un masque d'homme moustachu, entourée par des voisins très honorables du quartier, déguisés eux aussi pour l'occasion !

Des bouquets, des fruits et des chatons

Elle a besoin de ce soutien affectif mais elle se montre à son tour généreuse. Les tableaux qu'elle exécute traduisent le lien qu'elle tisse avec ses amis Pierre-Bénitains. Elle peint avec beaucoup de tendresse et de finesse ma tante et mon père adolescents en habits du dimanche. Lui porte son brassard de communiant, on aperçoit l'église de Pierre-Bénite au loin.

Sur une autre toile, on découvre un énorme bouquet printanier peint à la gouache composé de roses, de marguerites et de myosotis attaché par un ruban de tulle ajouré plus vrai que nature.

Elle réalise pour une autre famille un bouquet de roses délicat, qui fait penser à ceux de l'Ecole lyonnaise de peinture du XIX^{ème} siècle, la fameuse classe des fleurs...

Regardez aussi ce panier de cerises : la récolte a été si abondante que les fruits juteux débordent du panier. Et l'on remarque l'humour de Charlotte avec ces deux cerises accrochées à une branche et la guêpe sur un fruit près du panier.

On sent l'arbre frémissant, la chaleur de juin... La vie quoi !

Et que dire de ces chatons facétieux, petites boules de poils que Charlotte a peints au milieu des poussins. Ou ce petit tambourin sur lequel on aperçoit deux fillettes et un jeune garçon aux jambes nues traversant un ruisseau à gué.

Tout n'est que jeu et plaisirs...

Une foi profonde

Son optimisme, sa foi en des jours meilleurs se traduisent aussi dans le choix de ses sujets. En 1939, elle peint un devant de cheminée montrant un angelot aux ailes déployées dans le dos éclairé par un soleil radieux, un encadrement de fleurs, des rubans aux tons pastel....

Comme si sa peinture lui permettait de s'extraire de la vie trop dure.

L'art comme vie rêvée et plus réel que la réalité.

Sa foi chrétienne est très présente dans sa vie et devient le sujet de certaines de ses peintures. Ainsi, le 8 mai 1932, fête de Jeanne d'Arc, et 4 mois jour pour jour après le décès de sa fille chérie, elle peint une

représentation de la sainte avec l'étendard et les ailes déployées, sur la gauche du tableau un énorme bouquet de roses et cette phrase écrite au-dessus :

« La foi, c'est l'œil de Dieu qui regarde et rend l'espérance à nos cœurs ».

Lors de son séjour à St Chef, dans l'Isère, elle réalisera une toile où l'on découvre une très jolie représentation de l'église abbatiale dans laquelle elle se rend souvent le soir pour prier.

Car à partir de 1940, elle quitte Pierre-Bénite pour ce charmant village de l'Isère d'où elle enverra une nombreuse correspondance à ses amis.

A Saint Chef, dans l'Isère

Visiblement, ses revenus diminuent : les rentes laissées par son mari ou sa famille ont perdu de leurs valeurs. Elle aurait pu trouver un travail plus stable et alimentaire. Mais non, sa vocation est la plus forte. Aussi, elle continue à peindre, pour vivre, pour se nourrir tout simplement.

Elle espère que l'essence *« tombe comme la pluie »* pour aller livrer ses tableaux. *« J'ai beaucoup de commandes pour la Savoie, Bourgoin, la Tour du Pin, des paysages, des fleurs, des portraits. Je travaille avec ardeur et ne sors pour ainsi dire jamais »* écrit-elle à ma grand-mère.

Elle souffre comme bien d'autres de la faim mais en janvier 1942, contemplant le paysage enneigé de Saint Chef elle y trouve malgré tout matière à sourire et écrit :

« Quel froid abominable. Tout est gelé : évier, WC etc..Et les sapins ont l'air de garder jalousement du sucre cristallisé sur leurs branches étalées ; les maisons reposent sur un blanc tapis de crème fraîche.

En ces temps de restrictions, ne faut-il pas songer aux aliments de remplacement et avec mes pinceaux simuler sur la toile un tas de bonnes choses qui vous réjouissent la vue et ne donnent pas d'indigestion, c'est à voir »!

Un amour de la vie

Ses amis sont un vrai soutien pour elle, à la fois moral et sans doute financier. Elle ne les oublie pas. Malgré des soucis de santé qui l'handicaperont fortement à la fin de sa vie, malgré la solitude et les drames vécus, elle pense à eux et blague avec ce mélange d'affection et de propos osés.

A un ami déprimé et marié, elle envoie ces encouragements étonnants : *« Cher ami, je vous fais péter la miaille avec toutes mes forces reconnaissantes et désossées et j'espère qu'un jour, en costume d'Eve, j'irai en votre compagnie à Collonges où après un bon bain tiède, nous mangerons le « potage ferrugineux » !*

Plus sérieusement, elle évoque très souvent le sort des jeunes gens pendant la guerre, car elle a reporté sur les enfants de ses amis toute l'affection maternelle dont le deuil de sa fille l'a privé.

Ainsi, elle a cette pensée émue à propos du fils d'une voisine : *« A ceux qui là-bas attendent dans la solitude du cœur, leur libération ».*

Elle s'éteindra le 1^{er} mars 1952 à Lyon 1^{er}, l'arrondissement où elle était née. Ses amis ne l'ont pas oubliée comme l'atteste cette photo prise en 1949 à St Chef.

Et cette existence qui ne l'aura pas ménagée, elle l'a sublimée pour en faire une ode à la vie par ses nombreux tableaux, qui regorgent de lumière, de couleurs, de bonheur.

Charlotte Hammer-Baud aimait la vie sous toutes ces formes et ses œuvres que nous admirons aujourd'hui l'expriment avec passion et talent...